

# En relisant Dickens

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*  
traducteur et écrivain

Dickens (1812-1870) écrivit en un temps où le temps ne pressait pas, où les hommes avaient du temps car c'était le pas de l'homme, du marcheur, qui le mesurait, et non la machine avec sa vitesse « abolissante ». La vie alors était profonde comme une forêt enchantée, et la ville de Londres, avec ses brouillards romanesques et ses personnages fantomatiques, pleins de consistance pourtant (personnages qui surgissent comme des apparitions et que l'auteur semble avoir ramenés des enfers), était une deuxième forêt enchantée, ajoutée à la première.

Les personnages de Dickens l'arpenent, prenant la couleur de leur quartier, de leur maison, de leur mobilier, de leurs habits, de leur état, parlant une langue qui ne serait pas comprise trois rues plus loin. Que d'enracinements, de carapaces, d'incrustations entassés les uns sur les autres et qui façonnent ce qu'on appelait alors un « personnage romanesque » ! Car la vie d'autrefois les produisait à profusion. Le romancier n'avait plus qu'à les peindre et à les coucher sur son papier, s'il était capable de les y maintenir.

En ce temps-là les hommes avaient le temps de grandir, même s'ils étaient le plus souvent jetés à la rue à six ans, sans père et sans mère, élevés à l'asile ou à l'hospice. Les hommes avaient le temps de mûrir leurs sentiments, d'avoir de longs, de forts, d'éternels, d'immortels sentiments.

Mais les sentiments sont passés de mode avec le temps. Avoir des sentiments, ce n'est pas très viril en un temps où la virilité même est en train de passer de mode. Et même les femmes sur ce point-là, suivant la mode et imitant les hommes, se sont terriblement mécanisées et masculinisées. Qui touche à la machine attrape une âme de machine.

Dickens, c'est le bon Dieu, c'est l'Evangile, c'est le Père Noël, c'est l'arbre de Noël, c'est la forêt tout entière, c'est le miracle, le mirage et la magie tout ensemble. André Gide disait qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. Il oubliait Dickens qui fit de la grande et de la grandissime littérature avec de grands et de grandissimes sentiments. Il y a des œuvres et des auteurs paroxystiques qui appellent tout naturellement le superlatif. Ne pas l'utiliser serait se montrer pingre.

## L'humour des pauvres

Dickens est tout sentiment et tout humour. Et tout humour parce que tout sentiment. Chesterton, qui connaissait son Dickens autant que ses quatre Evangiles et son Don Quichotte, dit quelque part que l'Evangile retentit de sonores et homériques et peut-être même rabelaisiens éclats de rire, même si les évangélistes n'ont pas jugé nécessaire de les rapporter. Et s'il pensait cela, s'il entendait ces rires, c'est qu'il voyait un lien entre l'innocence, la sim-

plicité, la pauvreté et l'humour. Le rire de ceux qui n'ont rien, qui ne sont rien, qui sont nus, qui marchent dans la vie sans ces béquilles et ces prothèses qui s'appellent richesse, pouvoir et connaissance, bref tout l'attirail de ce qui compose la vie civilisée.

Dickens n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il croque ce qu'on appelait hier un personnage secondaire, quelqu'un qui n'a pas grand-chose à voir avec l'action à proprement parler, voulant nous faire comprendre par là que l'homme n'est jamais plus personnage, n'est jamais plus essentiel, plus évangélique que lorsqu'il est secondaire. C'est alors que l'Esprit met ses paroles dans sa bouche. Et les paroles de l'Esprit ne sont pas celles d'un professeur en théologie. Car enfin c'est aux pauvres et non aux riches qu'est annoncé l'Évangile, ou alors aux riches que la grâce a touchés et qui commencent à se dépouiller de leurs richesses. Mais ils n'auront sans doute jamais cette innocence et cet humour de ceux qui sont nés pauvres. Exemple d'humour dickensien : « Vous saurez, lui dit-il, que vous parlez à un gentleman. « Je le saurai, oui, quand je vous connaîtrai un peu mieux. » Ce sont là de ces répliques sans réplique.

Or il n'y a d'humour et de sentiment que là où il y a un personnage, et il n'y a un personnage que là où il y a le temps de le construire, de l'animer, de le faire presque parader comme à son insu. Car ceux qui sont des personnages ne le savent naturellement pas. L'histoire, le drame n'est bien souvent qu'un prétexte pour nous les montrer.

Alors, l'auteur et le lecteur ayant le temps, le premier peut écrire des pages et des pages, des phrases et des phrases, longues et sinueuses, chargées d'autant d'incidentes que chez Proust, qui aimait tant Dickens qu'il disait vou-

loir faire comme lui, « en mieux ». L'innocent ! Mais sans doute le meilleur de Proust vient-il de son amour de Dickens et de leur goût commun pour le mal et la souffrance. Car l'on n'est pas romancier sans une bonne dose de sadisme.

## Les enfants

L'enfant, si terriblement absent de la littérature française et si présent dans l'anglaise, occupe une place suréminente chez Dickens, car encore une fois quoi de plus pauvre, de plus simple, de plus faible, de plus démuné, de plus exposé, de plus souffrant qu'un petit ?

Les enfants de Dickens sont souvent des orphelins. Ce qui ouvre une magnifique carrière à l'imagination. Qui est mon père ? Qui est ma mère ? De qui suis-je descendu ? Je suis peut-être fils de roi... Et de fait, dans Dickens, nombre d'orphelins ont d'illustres origines, enfants de l'amour et du péché dont les parents ont dû se défaire et mettre en nourrice ou à l'hospice et dont ils ont perdu la trace. C'est le cas dans *Bleak House*, où la quête de la fille par sa mère constitue l'une des trames principales du roman. Et que de péripéties et de rebondissements, comme dans tout grand roman « populaire » digne de ce nom, l'auteur sait ménager pour nous tenir en suspens !

Qui peut, par exemple, oublier dans *Dombey et Fils* la mort du petit Paul ? Alain, notre philosophe, la voit comme une mort « pâle et anémiée » qui donne, de son point de vue, cette couleur au livre. Tel n'est pas notre avis. Dickens n'a pas voulu faire mourir le petit Paul. Il retient en vie le plus longtemps possible cet enfant malade et doux, il le retient de toutes ses forces, et quand il

faut enfin le laisser partir, il s'arrange pour convoquer à son chevet toute la vie animale et végétale qui entoure l'enfant. C'est comme si le monde et la nature s'associaient à sa disparition, si bien qu'on ne le voit même pas disparaître et qu'on ne sait plus très bien s'il meurt à l'intérieur ou à l'extérieur de sa maison. Il meurt comme s'il ne mourait pas, comme s'il était enlevé, absorbé, résorbé, transporté par les anges dans un autre lieu. Seul Dostoïevski aurait pu écrire des pages pareilles.

Et voici que Florence, sa sœur aînée, se retrouve seule en face de son terrible père, qui l'ignore pour la simple raison qu'elle n'est pas le garçon qui vient de mourir et dans lequel il avait mis toutes ses espérances comme le fils qui devait lui succéder. Les pages où Florence hante l'immense maison qu'elle habite avec son père et les domestiques pour aller frapper à la porte de l'homme au cœur de pierre et implorer sinon son amour du moins son regard sont parmi les plus fortes et les plus bouleversantes qu'un romancier ait jamais écrites et gravées au fer rouge dans la mémoire du lecteur.

## Des rires et des larmes

Mais qui aussi a pu oublier dans *Notre ami commun* les montagnes d'ordures qui entourent la maison du bon Mr Bofin, appelé « l'éboueur d'or », et qui se révéleront être une source de richesses inouïes ? Ou, dans *Les grandes espérances*, cette vieille vierge richissime de Miss Havisham, toute moisie et toute rancie dans son abandon, qui n'a élevé Estella que comme un piège tendu à tous les hommes pour se venger sur l'espèce masculine du mal que le méchant Compeyson lui a fait ? Ou cette vieille folle de mère dans *Dombey*

qui se félicite d'avoir vendu sa fille à un bon prix ? Ou encore ce Lord Gordon, dans *Barnaby Rudge*, rêveur à peu près fou et chef d'une révolution sans cause et sans prétexte ?

Mais ce sont tous les personnages de l'œuvre de Dickens qu'il faudrait passer en revue et saluer d'un amical et fraternel sourire, chacun pris dans sa divine singularité, dans son évangélique innocence (oui, même les méchants), divine singularité qu'ils portent comme des bagnards la marque de leurs chaînes. On sent que rien chez Dickens, hormis l'intrigue (et encore), n'est prémédité, que c'est chemin faisant qu'apparaissent les choses, les passions et les êtres, comme dans le monde réel.

Alors, mélo, pas mélo ? Happy end ou pas ? Publication en tranches, action en dents de scie, à rebondissements, archétypes contrastés, bons et méchants, enlèvements et reconnaissances d'enfants, fausses identités, sociétés secrètes, bagnards au grand cœur, héritages tombés du ciel. Les yeux pleurent, la bouche rit. Mais l'art n'est-il pas de faire rire et pleurer ? Les larmes et le rire ne sont-ils pas les deux ressorts majeurs de toute création roma-

« *Les grandes espérances* », un film de David Lean (1946)



nesque ou dramatique ? Un roman n'est pas un traité de philosophie. Le lecteur veut être touché, pris, enlevé, transporté.

Je ne connais que Dostoïevski, Hardy et Dickens qui aient su pareillement nous émouvoir. Car leurs personnages, on les aime. On voudrait les serrer dans nos bras et s'agglutiner à eux. Proust est un grand romancier, mais on se fiche éperdument de ce qui arrive à ses personnages. Aucun d'eux ne suscite en nous l'amour ou la compassion, et quand ils s'en vont, on ne pleure pas leur mort. Idem des fauves balzaciens. On ne saurait trop surestimer le rôle joué dans l'œuvre de Dickens par sa passion du théâtre. Comme Dostoïevski, ce qui l'enchantait, c'est de rassembler les types les plus contrastés, chacun avec ses tics de langage particuliers, et de

les faire concerter ensemble. Mais tandis que chez Dostoïevski cette confrontation devient rapidement métaphysique, chez Dickens elle donne lieu à un extravagant mélodrame, qui se résout dans une effusion d'amour évangélique.

Mais que cette tension se résolve en un drame sinistre ou en un festin d'amour, ce qui ressort en définitive de tout cela c'est l'espèce d'immense plaisir personnel avec lequel le spectacle est monté. L'écrivain qui recherche avant tout la perfection artistique a, en général, une idée très précise de ce qu'il désire faire, et l'ayant fait, il reçoit sa récompense. Mais Dickens était le contraire même d'un artiste. Sa théâtralité, son sentimentalisme, son humour débridé, il les utilise sans vergogne à des fins de propagande, en faveur des irresponsables contre les responsables, des irrationnels contre les rationnels, des démunis contre les compétents, des ignorants contre les savants, des fous contre les sages, des enfants contre les adultes.

Il faut lire Dickens et il faut le relire. Les grands romans sont faits pour être relus.

G. J.

## Etty Hillesum : un chemin de conversions

**A Notre-Dame de la Route,  
Villars-sur-Glâne (FR)**

**du 29 oct. au 02 nov. 2012  
animateur : Luc Ruedin s.j.**

Spirituelle hors des frontières religieuses, Etty Hillesum (1914-1943) a vécu son destin tragique avec l'étonnante liberté que lui donnait son rapport à Dieu.

*Alternant exposés, lectures, échanges et temps de méditation, ces quatre jours s'adressent à ceux et celles qui, hors des sentiers battus, désirent redécouvrir le goût du Dieu vivant !*

Renseignements et inscriptions :  
☎ +41 26 409 75 00  
secretariat@ndroute.ch